

VOIX DE LA MULTITUDE

Hommages à Georges Bugnet (1879-1981)

Textes réunis par Gamila Morcos,
adaptés ou traduits par Paule Antonelli, Jean-Antoine Bour,
Gilles Cadrin et Nicole Mallet

RÉSUMÉ

Pour perpétuer la mémoire de Georges Bugnet dans l'esprit de ceux qui l'ont connu, aimé, apprécié et lu, voici les «Voix de la multitude» sous forme de témoignages, de lettres ou de souvenirs. Ces échos à l'auteur des *Voix de la solitude* vous sont présentés par Marthe (Bugnet) Beauchamp, Lorraine Bilodeau-Berglund, Edward D. Blodgett, Bernard Boivin, David Carpenter, Paul Chauvet et Simone Chauvet, François-Joseph Dauvergne, Buck J. Godwin, Hugh Knowles, Roger Motut, Guy Pariseau, Edgar W. Toop, Alice Trottier, Eugène C. Trottier, Walter Van de Walle et Roger Vick.

ABSTRACT

To perpetuate the memory of Georges Bugnet in the spirit of those who knew, read, appreciated and loved him, we present these «Voix de la multitude» taking the form of testimonies, letters and memoirs. These echoes, recalling the author of *Voix de la solitude*, are offered to you by Marthe (Bugnet) Beauchamp, Lorraine Bilodeau-Berglund, Edward D. Blodgett, Bernard Boivin, David Carpenter, Paul Chauvet and Simone Chauvet, François-Joseph Dauvergne, Buck J. Godwin, Hugh Knowles, Roger Motut, Guy Pariseau, Edgar W. Toop, Alice Trottier, Eugène C. Trottier, Walter Van de Walle and Roger Vick.

Un père remarquable*

par

Marthe (Bugnet) Beauchamp

Adapté et traduit par Gilles Cadrin

Mon père est né à Chalon-sur-Saône (France). Sa mère aurait bien voulu qu'il devienne prêtre. Aussi, lorsqu'il est tombé amoureux au début de ses études, la famille a fait pression sur lui pour qu'il n'abandonne pas le séminaire. Dieu merci! il l'a abandonné! car, au lieu du prêtre ordinaire qu'il aurait fait, il est devenu, grâce à un coup de tête, une personne extraordinaire qui a connu une carrière remarquable dans plusieurs domaines.

Il me semble que mon père passait son temps à écrire sur la table qui occupait un coin de la grande maison en rondins. Les enfants, qui couchaient en haut, devaient garder le silence absolu pendant que mon père écrivait, parfois jusqu'aux petites heures du matin. Mais, comme les enfants n'écoutaient pas toujours, la riposte était rapide, parfois impulsive et toujours de nature physique sans pour autant être brutale.

C'est sur la table de la grande maison près du lac Majeau, dans la solitude de la nature canadienne, qu'il a rédigé son premier récit, «Le pin du maskeg». Ce travail de quarante pages comprenait un ensemble d'observations et d'expériences sur les pins de la région. C'était en 1918 [*sic*], l'année où il a été élu secrétaire-trésorier [*sic*] de la division scolaire de Rich Valley, poste qu'il a occupé pendant trente-quatre ans [*sic*], en même temps que celui de commissaire d'école. Souvent, il riait du fait qu'il avait été réélu jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite à soixante-dix ans.

Il a toujours tenu l'éducation en grande estime, si bien que son désir continu d'apprendre l'a mené à écrire des articles sur ce sujet, dont celui qui est intitulé: «Why not Grow Them Full-Sized?», publié en mars 1942 dans l'*Alberta Teachers' Association Magazine*. Dans cet article, il développe la métaphore entre le croissance de l'enfant et celle de la rose. Selon lui, l'héritage humain, légué par des hommes tels Moïse et Homère, c'est leur

* Ce texte, dans sa version anglaise, «A Remarkable Father», a été publié le 6 février 1981 dans *The News*, p. 9.

contribution intellectuelle – leurs plus grandes pensées et leurs sentiments les plus subtils. Il faisait alors appel à la société et aux écoles pour qu’elles cultivent la soif de la lecture des grandes œuvres et qu’elles aident les enfants à écrire avec attention et vigueur. Dans la conclusion, il soutient que le Canada ne comptera jamais au rang des grandes nations avant que ne se produisent des écrivains aussi bons que ceux dont s’enorgueillissent l’Angleterre, la France ou tout autre pays. Il connaissait et comprenait les raisons de la pauvreté de la littérature canadienne. C’est pourquoi il a voulu combler ce vide.

Mais son œuvre intellectuelle n’est qu’une facette de ce Français qui, en plus de devenir un écrivain canadien-français important, a été un horticulteur reconnu internationalement. Sa passion, c’étaient les roses, et sa rose «Thérèse Bugnet», résultat de plus de vingt-cinq années de mutations, occupe une place de choix dans les pépinières du Canada et des États-Unis.

À juste titre, mon père était célèbre. De ce fait, nous étions habitués à recevoir toutes sortes de gens avec qui il aimait parler: des professeurs, des écrivains, des prêtres, des politiciens, des membres du personnel consulaire... Notre maison était toujours ouverte aux amis et aux voisins, Blancs ou Métis.

À ses funérailles, toutes ces personnes faisaient partie du cortège à l’église de Lac La Nonne. Elles accompagnaient dans son dernier voyage un être remarquable, humain et sincère, qui avait trouvé sa voie dans le service à la société.

Georges Bugnet comme grand-père

par

Lorraine Bilodeau-Berglund

Traduit par Gilles Cadrin

Lorsque j'ai rencontré Grand-Père (Georges Bugnet) après avoir épousé un de ses petits-fils, j'ai été frappée par son regard sévère et son air grave. On l'appelait toujours «Grand-Père», même quand on parlait anglais. Au cours des années, avec notre jeune famille, nous lui rendions visite de temps à autre; il nous montrait ses livres et nous parlait de ses roses, de la religion et de la vie en général. De ces conversations du temps de ma jeunesse, une phrase est restée gravée en ma mémoire: «Comme Dieu a le sens de l'humour!». En fait, disait-il, aussitôt que vous arrivez à la conclusion que les événements suivront le cours que vous avez prévu, Il vous joue un tour et s'assure qu'il n'en sera pas ainsi; et la plupart du temps, c'est pour le mieux.

Ses croyances m'ont paru très particulières pour l'époque. Il posait des questions et présentait ensuite une autre possibilité de réponse que celle que nous avions donnée, ou encore racontait de petites anecdotes que je ne saisissais pas avant d'être à mi-chemin vers chez nous. Il m'arrivait alors de penser: «Comme c'est drôle»! Maintenant que je suis plus âgée et que je considère ce qu'il disait, je comprends que ses commentaires ne devaient pas être pris à la lettre.

Bien sûr, après avoir entendu ce que les plus vieux de la famille disaient de leur père, j'ai compris qu'il n'avait pas toujours été tel que je l'avais perçu. Je crois qu'il a développé sa propre spiritualité pendant la vieillesse du fait d'avoir vécu avec Grand-Mère (qui, j'en suis sûre, était une sainte): il est entré en quelque sorte en communion avec Dieu et avec la nature dans son âge avancé.

Ce qu'il a transmis à sa famille, je crois, c'est un sens très subtil de l'humour et un esprit vif. Selon lui, il faut avoir la conviction de ses croyances et vivre avec la certitude que le nécessaire est à la portée de chacun et que l'argent ne constitue pas l'élément essentiel de la vie.

Edmonton, le 12 décembre 1998

Retour à Busby, Alberta*

par

Edward D. Blodgett

Traduit de l'anglais par Nicole Mallet

La dépouille de Georges Bugnet reposait
 en terre, je me détachai du groupe, sous le bleu
 d'un ciel statique, et me retrouvai seul
 sur la route de Busby, la route blanche qui s'étirait
 le long du lac et des vieux arbres arthritiques,
 par delà le regard du coyote dans la vaste plaine

blanche, fixé sur moi au bord de la route, le coyote blotti
 contre la clôture – et moi, seul, les yeux ouverts, baignés
 de solitudes épargnées par le vent, le limpide
 lointain de la solitude, une cabane sur le point
 de céder à l'emprise du temps, l'air inodore, un ALORS
 du non-oubli, les solitudes immaculées

de l'hiver de 1905 s'installant
 dans mes yeux. Là où je vous voyais vieux,
 calfeutré dans des pièces assiégées par l'âge,
 là où vous étiez, immobile, des vitres enneigées
 nous emmuraient, le jardin à travers la fenêtre marquait
 le lieu où maintenant serait. Peut-être est-ce là

tout le MAINTENANT qui soit – l'arête d'un toit blanc,
 des pointes d'herbe ancienne se flétrissant contre un mur,
 une ombre sans faille attendant que vienne le temps,
 le temps des coyotes en arrêt, qui hésitent encore
 sur la route à prendre. Les coyotes sont-ils auprès de nous,
 invisibles, dessinant la lisière de 1905,

coyotes traversant le verre, la muraille de lumière
 qui se dresse entre nous et maintenant? Il suffit d'interroger
 les clôtures, de parler ainsi des coyotes
 en pénétrant dans Busby, boutique fermée,
 nuages en suspension dans le verre, un long cri
 dans l'air, puis le silence pareil à celui des herbes
 prosternées vers la terre.

* Ce poème, dans sa version anglaise, «Returning to Busby, Alta», a été publié, en 1983, dans *Arché / Elegies*, Edmonton, Longspoon Press, p. 40.

Nous avons herborisé ensemble*

par

Bernard Boivin

Pionnier de l'Ouest canadien, défricheur, écrivain, horticulteur et botaniste amateur, Georges Bugnet, né à Chalon-sur-Saône le 18 février 1879, est décédé à Saint-Albert le 11 janvier 1981 à l'âge de 101 ans et onze mois. Je ne connais qu'un autre centenaire parmi les botanistes canadiens: John Dearness, né à Hamilton en mai 1852 et décédé à London (Ontario) en décembre 1954 à l'âge de 102 ans et sept mois.

En 1905, Bugnet émigre au Canada et s'engage comme ouvrier de ferme chez un agriculteur de Letellier (Manitoba); il y apprend l'anglais et les rudiments de son nouveau métier. À l'automne de la même année, il s'en va faire de la terre neuve à Lac La Nonne. La Nonne est le nom vernaculaire que les Canadiens donnent à l'*American Bald Eagle*, sans doute une allusion au capuchon de plumes blanches que cet oiseau porte sur la tête.

Vers 1912, il commence à s'intéresser à l'horticulture et cherche à développer des variétés rustiques dans le Nord albertain: pin, pommier, cerisier, etc., et surtout les rosiers, dont la rose «Thérèse Bugnet», créée en 1941 et dont l'éponyme est sa fille Thérèse, aujourd'hui madame T. Gagné.

L'hiver particulièrement neigeux de 1919-1920 ayant restreint les activités agricoles, Bugnet se met à écrire comme passe-temps et se découvre un talent d'écrivain qu'il a su mettre à profit. Son œuvre littéraire fut très tôt reconnue, traduite et échantillonnée dans des manuels de morceaux choisis pour les écoles de l'Ouest et du Québec, tant francophones qu'anglophones.

À une date indéterminée, il déménage au lac Majeau, ensuite à Rich Valley, puis, en 1955, à Legal où il demeurera jusqu'à la fin de ses jours, sauf les quelques derniers temps.

* Extrait adapté d'un texte intitulé «Georges Bugnet (1879-1981)» publié, en 1981, dans le *Bulletin de la Société botanique du Québec*, n° 2, p. 15-16.

Mon premier contact avec ce pionnier a été par correspondance en 1949, puis j'ai eu quelque fois l'occasion d'aller le voir. Je me souviens encore d'une visite en 1958: nous avons parlé de roses indigènes, d'hybrides, de ses expériences en cours... et nous avons herborisé quelque peu ensemble.

Pour son dernier repos, il est retourné à Lac La Nonne.

Conversation fictive entre David Carpenter et Nicole Mallet

En 1994, David Carpenter a publié un essai dans *Nimrod* (vol. 37, n° 2, p. 9-20) sous le titre de «Nom de plume». Les réponses de D. C. sont constituées d'extraits de ce savoureux essai autobiographique – traduits de l'anglais par Nicole Mallet avec la permission de l'auteur –, des passages plus particulièrement consacrés à Bugnet.

N. M. David Carpenter, vous avez découvert *La forêt* en 1971 pendant que vous prépariez votre doctorat en études canadiennes à Edmonton. Quelle a été votre première réaction?

D. C. *La forêt* m'a fait grande impression. J'avais un français plutôt boiteux, mais le temps aidant, j'ai fait des progrès et j'ai relu toutes les œuvres de Bugnet. Je suis tombé sous le charme de sa voix et j'ai éprouvé une vénération servile d'anglophone vis-à-vis de la langue française. Les écrivains anglophones étaient tellement timides sur le sujet de l'amour! «Love». On pourrait dire ce mot sans même remuer les lèvres. Mais «amour». Ça, c'est un mot qui a de la gueule! Regardez bien la bouche des francophones quand ils prononcent le mot «amour».

N. M. À cette date, vous croyiez que Bugnet était mort, n'est-ce pas? Quand vous avez découvert qu'il était toujours en vie et habitait Legal, vous avez pris contact avec lui. Pouvez-vous évoquer cette première rencontre?

D. C. Pendant les fins de semaine, je me suis mis à explorer les communautés francophones de la région au nord d'Edmonton pour essayer de trouver quelqu'un qui aurait connu Bugnet. J'ai tenté ma chance à Saint-Albert et à Morinville. Ma troisième étape a été Legal, qui se trouve à une heure de voiture d'Edmonton. J'y suis allé en pleine tempête de neige et j'ai garé ma voiture à la maison de retraite. Une religieuse assez âgée est venue m'ouvrir la porte.

Je lui ai dit quelque chose du genre: «Avez-vous jamais entendu parler d'un homme appelé Bugnet?»

– Il y a un Bugnet ici, m'a-t-elle dit en français.

- Georges Bugnet?
 - Oui, a-t-elle dit.
 - Est-ce que... est-ce qu'il va bien?
 - Il est très âgé, m'a-t-elle répondu.
 - Est-ce que c'est Georges Bugnet, l'écrivain?
 - Je ne sais pas s'il écrit quoi que ce soit, a-t-elle dit, mais il *parle* beaucoup.
- Elle m'a conduit jusqu'à sa chambre. J'ai frappé à la porte; une voix râpeuse a crié très fort: «Entrez, entrez.»
- Vous êtes Georges Bugnet?, ai-je dit.
 - Oui, a-t-il fait.
 - Georges Bugnet, l'écrivain?
- Ce fut au tour du vieillard d'avoir l'air incrédule. Il se redressa sur sa couche: «vous avez lu mes livres?», m'a-t-il dit.

N. M. Après cette première et mémorable rencontre, êtes-vous retourné le voir par la suite?

D. C. Au début, mes visites hebdomadaires à Legal étaient imposées par mes recherches. Mais très vite, Bugnet et moi, nous nous sommes écartés des sujets d'érudition pour en venir aux grandes questions. Au cours d'une de ces occasions, il m'a dit que je devrais avoir une épouse. Voici exactement ce qu'il m'a dit: «C'est pas bon, l'homme sans épouse». J'ai toujours ces paroles enregistrées sur cassette lors d'une entrevue qu'il m'avait accordée pour le *Journal of Canadian Fiction*. Quand il m'a donné ce conseil, il avait plus de 90 ans et moi j'en avais 29. La dernière fois que je lui ai rendu visite, il allait sur ses 102 ans et prônait toujours, en français aussi bien qu'en anglais, les vertus du mariage. Alors que j'étais encore, me semble-t-il, un tout jeune homme, Georges Bugnet, j'imagine, se rapprochait plutôt de l'équivalent humain de Dieu. Il faisait cet effet sur tous les gens que j'ai amenés chez lui, même lorsqu'il radotait un peu dans le vague.

N. M. Quand avez-vous eu l'idée de traduire *La forêt*?

D. C. C'était au cours du printemps ou de l'été de 1973; mon français s'était amélioré; j'étais en train de finir mon Ph. D.; c'est à ce moment que j'ai décidé de traduire

La forêt en anglais. J'ai fait part de mon projet à Bugnet qui m'a dit: «Vous avez encore quelques progrès à faire en français, mais surtout, il faut que vous viviez dans une forêt: il est nécessaire que vous observiez la flore, que vous voyiez ce qui arrive aux saules. Il y a trop longtemps que vous habitez en ville et le sujet de mon livre est une forêt».

J'ai immédiatement promis à Bugnet de me trouver une cabane dans une forêt et de me mettre à son livre. Il a acquiescé et nous avons scellé cet accord par une poignée de main. J'ai obtenu une bourse de recherche à la *University of Manitoba* et je me suis trouvé une petite cabane près de Saint-Norbert, à quelques kilomètres au sud de Winnipeg, au beau milieu d'une réserve naturelle. Ma cabane était entourée de frênes, de tilleuls et d'érables gigantesques, sauf sur le côté qui donnait sur la rivière Rouge. Il n'y avait pas d'adresse, évidemment, et je devais aller chercher mon courrier au campus. Cette résidence me donnait le sentiment merveilleux de disparaître loin de tout et de tous ceux que j'avais connus à Edmonton. C'est ainsi que, pendant deux ans, je me suis plongé de plus en plus profondément dans le français et dans le silence de la forêt. Je bavardais plus souvent avec les botanistes ou les horticulteurs du campus qu'avec les professeurs d'anglais ou de français. À vivre ainsi, à deux pas de la civilisation, j'avais acquis une sorte de mentalité d'homme des bois à mi-temps. Très lentement et très maladroitement, le récit de Bugnet a commencé d'émerger en anglais.

- N. M. La tâche du traducteur a-t-elle été ardue?
- D. C. La traduction s'est révélée plus difficile que je ne l'avais imaginé. Après que j'avais tapé chacun de mes chapitres en anglais, je les faisais voir à Paul Savoie (poète et musicien de talent qui habitait alors à Saint-Boniface) et à Emily Denney (professeur de français à la *University of Manitoba*). Ils révisaient mon texte en le confrontant à l'original et proposaient des variantes. Ils ont dû se rendre compte que je n'étais pas un traducteur-né; mais ils ont fait preuve de beaucoup de patience à mon

égard. Je tentais souvent de faire une adaptation plutôt qu'une traduction littérale. De la même manière, je tentais d'inclure des mots français qui ne semblaient avoir que de pâles équivalents en anglais. Mon éditeur, Maynard Gertler, de Harvest House, me rappelait à chaque fois qu'il y a toujours pour chaque expression française un équivalent approprié en anglais. Je suis convaincu maintenant que ce n'est pas vrai mais, à l'époque, ma connaissance du français était bien trop rudimentaire pour apprécier la différence subtile existant entre «oui» et «yes».

- N. M. Je sais que vous avez eu maille à partir avec les filles de Bugnet à propos de la traduction de l'adjectif «maudit», prononcé par l'un des personnages au chapitre XII, que vous aviez rendu par «Goddamned». Cela vous a valu une lettre scandalisée où l'une d'elles laissait libre cours à sa colère et à son mépris et vous accusait de prêter à leur père un vocabulaire répréhensible.
- D. C. Quand j'ai reçu ces accusations, je suis allé tout de suite trouver Bugnet pour le prier d'excuser le traumatisme auquel je l'avais exposé. Il avait alors 98 ans; il était presque aveugle, mais à ce que j'ai pu en juger ce jour-là, il n'était aucunement traumatisé. Il a fait montre, cependant, d'un certain embarras à l'endroit de ses deux filles qui exprimaient leur désapprobation d'une manière que maintenant je ne peux qu'imaginer. «C'est dommage, m'a-t-il dit. Elles ne lisent pas beaucoup. Elles n'ont jamais été attirées par les livres. Et maintenant, les voilà remplies de mauvaises intentions à votre égard». Il a ri au point qu'on ne pouvait plus voir ses yeux de vieillard. «Je leur ai dit que ce n'était pas moi qui prononçais ces mots, mais l'un de mes personnages».
- Est-ce que cela a calmé un peu leur indignation?
- Non, a-t-il dit.
- Et nous avons tous deux éclaté de rire.
- N. M. Bugnet est mort à un âge très avancé. Était-il diminué physiquement et mentalement vers la fin de sa vie?
- D. C. Lors de ma dernière visite, Bugnet m'a dit qu'il voulait mourir. Il avait fait un rêve: il se revoyait en train de

vérifier ses pièges près du lac Majeau et il s'était retrouvé face à face avec un coyote auquel il n'avait guère songé depuis 75 ans: «[...] J'aurais voulu que vous voyiez l'animal [...] J'ai vu comme il avait souffert et à quel point il voulait vivre. J'en ai été troublé [...] Il aurait pu paniquer mais, au lieu de cela, il m'a regardé approcher avec mon bâton et, au dernier moment, alors que, arrivé à ses côtés, je m'apprêtais à lui assener un coup sur la tête... il a semblé cligner des yeux, raidir toute sa tête dans l'attente du coup qui l'achèverait. Voilà comment il a affronté la mort. Il savait qu'elle arrivait [...] C'est ainsi que moi aussi je voudrais affronter la mort».

Le problème de Bugnet, c'est qu'il n'arrivait pas à mourir. En 102 ans d'existence, il n'avait pratiquement jamais été malade. Il était en paix avec Dieu. Il savait qu'il déclinait, que ses forces l'abandonnaient; il était complètement aveugle; ses jambes ne le portaient plus, et il n'avait plus d'appétit. Il ne lui restait plus que de longues heures pour implorer la mort de venir, avec l'espoir qu'il y ferait face avec le courage de son vieil ami le coyote.

- N. M. Comment décririez-vous l'apport spécifique de Georges Bugnet aux lettres canadiennes?
- D. C. Lire Bugnet, c'est revoir en abrégé les deux siècles écoulés de la littérature nord-américaine. Quand je lis ses premières œuvres, celles qu'il a écrites à son arrivée au Canada, je suis frappé de voir à quel point il a imprégné de sa sensibilité d'Européen des sujets qui n'avaient rien d'europpéen. Mais, lorsque je lis ses œuvres plus tardives, en particulier la version révisée de *Nipsya* (1929) et bien sûr *La forêt*, je suis frappé par les multiples façons dont il a laissé le Nouveau Monde s'engouffrer par sa fenêtre et jouer sur sa sensibilité. Les herbes et les arbrisseaux indigènes sont là, la population autochtone fait son apparition, et bien sûr les colons. Le vide immense de l'hiver s'affirme avec toute l'errance de sa vacuité. Dans ses deux derniers romans, la nature règne, et la culture joue un rôle beaucoup plus modeste. Ses dernières œuvres expriment l'Ouest dans toute sa

vérité, la vigueur, l'intrépidité et la simplicité engourdissante pour l'esprit, de la vie de brousse. Mais la voix est toujours celle de l'Européen élégant qui écoute le vent dans l'espoir d'entendre la voix de Dieu. À la fin, ses pensées se sont tournées vers l'un de ses martyrs préférés, non pas Paul ou Pierre, ni même le frère [*sic*] Brébeuf, mais le coyote pris au piège qui grimaçait dans l'attente du coup qui allait l'achever.

Georges Bugnet: un homme qui a laissé sa marque

Propos de Paul Chauvet et Simone Chauvet
recueillis et adaptés par Gilles Cadrin

- Simone On a connu Monsieur Bugnet pendant 22 ans. La première fois que nous l'avons rencontré, il demeurait encore à Rich Valley. C'est lorsqu'il a déménagé à Legal au foyer que nous l'avons vraiment connu. Moi, je lui rendais visite souvent. Paul était plus pressé – mais nous sommes devenus de bons amis.
- Paul Avant son arrivée à Legal, nous le connaissions par ses articles que nous avons lus dans *L'Union*. Il a souvent parlé de son expérience de journaliste parce que, avant de venir au Canada, il était rédacteur de *La Croix de la Haute-Savoie*, en France.
- Simone Avant cela, il avait étudié chez les jésuites. Sa mère voulait qu'il fasse un prêtre, mais il a décidé autrement: il a pris sa soutane et il l'a brûlée. On a entendu dire aussi qu'il l'avait jetée dans la rivière. Il nous en a souvent parlé; il en riait beaucoup. Il trouvait cela bien comique. Il disait: «Je te dis que j'en avais assez de la soutane». Mais sa mère n'était pas contente.
- Paul Quand il est arrivé au Canada en 1905, il avait l'idée de venir s'aventurer et de ramasser l'or à la pelle au Yukon. Il s'est aperçu que ce n'était pas tout à fait cela. Il a sondé un peu le paysage, puis il s'est dit qu'il y avait un bon endroit entre Edmonton et le Grand Nord. À Rich Valley, il a cru que le sol était propice pour le développement. Il a pris sa pelle, il a creusé, puis il a vu qu'il n'y avait pas de pierre. «Bien, a-t-il dit, c'est là que je m'en vais bâtir».
- Simone Il a eu de la malchance: il a perdu un fils brûlé en tombant sur la fournaise – il est mort dans les bras de son père – un des plus vieux.
- Paul Oui, il a été malchanceux: son premier *homestead* a brûlé. Il a construit alors une énorme maison en rondins. Il fallait cela avec une grosse famille. En plus,

il avait adopté Rita – la fille adoptive de Charles, l’aîné – sa nouvelle mère était morte de cancer. Plus tard, Madame Bugnet mère et le frère de Georges sont venus vivre chez lui. Aujourd’hui, on a une idée de son *homestead* – il l’a entouré de «caraganas» – et cela s’étend et envahit d’un côté comme de l’autre. Son projet de ferme laissait vraiment à désirer. Il était un horticulteur, pas un cultivateur: il est resté pauvre.

- Simone Il aimait bien sa famille et il était fier de ses enfants, mais ses enfants n’ont jamais fini de cours secondaires parce qu’il n’avait pas les moyens de les envoyer dans les écoles avancées. Les enfants étaient tous intelligents, alors ils ont toujours tenu cela contre leur père en disant que s’il avait laissé son *homestead*, il aurait pu travailler en ville et, eux, auraient tous pu aller à l’école. Les enfants n’ont pas compris leur père. Il y en a qui disent qu’il était dur, mais ce n’est pas vrai – avec une famille d’une dizaine d’enfants, ça prend quelqu’un qui donne des ordres et qui parle. Ensuite, quand il écrivait, il fallait que ce soit tranquille – c’était pas facile. Alors, lui, il allait se mettre dans un coin pour être tranquille – il n’avait pas d’autre choix.
- Paul Des fois, dans les champs, il s’assoyait sur le bord de sa charrue ou bien il arrêta sa charrue et, là, il méditait – il pensait à toutes sortes de choses. Il nous a souvent parlé de cela. Il était vraiment un intellectuel, un écrivain.
- Simone Au sujet de *Nipsya*, il disait que c’était un roman à l’eau de rose. «J’ai écrit cela pour m’amuser parce que, disait-il, il n’y a pas grand-chose là-dedans». Il trouvait cela bien comique parce que cela amusait les autres de lire ce petit roman à l’eau de rose.
- Paul Bugnet, c’était un homme qui aimait beaucoup parler.
- Simone Lorsque vous étiez intéressé par le sujet, il était content de donner tout ce qu’il pouvait. Il aimait parler aux jeunes. Souvent, il y avait des étudiants de l’université qui venaient le voir. Si on passait une remarque, il demandait de dire pourquoi on pensait

comme cela: il aimait une bonne discussion, il était poli et gentil, il ne nous faisait pas sentir qu'il en connaissait plus que nous. C'est quelque chose de rare.

Paul Il était comique et il faisait de belles remarques et, en plus, il avait un beau vocabulaire. Il était aussi bien charitable dans ce qu'il disait, mais il était bien direct. Si on le contredisait, il reprenait et il expliquait: il aurait fait un bon professeur. Ce qui était beau chez Bugnet, c'est qu'il n'était pas orgueilleux du tout.

Simone Après sa sortie du séminaire, Bugnet est resté un homme religieux. Il avait une compréhension profonde des choses. Je ne dis pas qu'il disait son chapelet trois fois par jour, rien comme cela. Il allait à la messe – c'était un homme profond – tout était analysé. À la fin de sa vie, il disait: «Maintenant, à mon âge, c'est le temps que j'aie vu ce qu'il y a de l'autre côté».

Paul Il avait hâte de mourir pour voir ce qu'il y a de l'autre bord: «Je suis devenu assez curieux pour cela». En d'autres termes, il était profondément impliqué dans la religion, il avait un sens de la religion. Tous les dimanches, il se rendait à la messe, à pied. Il marchait dix kilomètres avec ses enfants pour se rendre à l'église de Lac La Nonne. Il était directeur de chant – il chantait bien. C'est là qu'il a été enterré à côté des membres de la famille L'Hirondelle, des Métis. Il a insisté pour être enterré là – c'était dans son testament. C'est qu'il voulait montrer qu'il n'était certainement pas préjugé contre les Métis même si dans *Nipsya*, la jeune Amérindienne, l'héroïne de l'histoire, est abandonnée par le Blanc qui marie une Blanche et voit après qu'il s'est trompé. Alors, on comprend sa sympathie pour les Amérindiens.

Simone Georges Bugnet, c'était un homme extraordinaire. Si vous l'aviez rencontré vous ne l'auriez jamais oublié. Il avait des yeux pénétrants – ce n'était pas n'importe qui: il laissait sa marque.

Edmonton, le 22 janvier 1999

Mes visites à Georges Bugnet

par

François-Joseph Dauvergne

J'ai eu l'occasion de rencontrer Bugnet, dès son installation à Legal en 1954. Comme Paul Chauvet le connaissait bien et que je travaillais avec Paul, le lien a été vite établi. J'avais même l'habitude d'aller le voir toutes les semaines; je lui donnais des nouvelles d'Edmonton et je lui apportais les numéros de *Paris Match* que j'avais terminé de lire. Après mon mariage en 1967, mon épouse m'accompagnait quelquefois. Nous étions bons amis avec les Bugnet. Mais il faut dire que durant les dernières années de sa vie, à chaque visite, les sujets étaient presque toujours les mêmes; ils portaient sur la science, le passé et le futur.

Au point de vue littéraire, il avait un peu abandonné les relations avec la France et l'Europe. Il connaissait certains auteurs, mais en ignorait complètement d'autres. Je suis moi-même un grand lecteur, je dévore livre sur livre. Je lui disais quelquefois ce que j'en pensais, mais je le laissais surtout parler. Monsieur Bugnet était un homme intéressant que j'appréciais beaucoup. C'était aussi un homme très indépendant qui défendait son point de vue avec acharnement. Nous n'étions pas toujours d'accord sur tous les sujets, mais cela faisait partie de la discussion. Il était très heureux quand je lui ai montré le *Petit Larousse* où figurait son nom. Il l'a acheté peu après.

Bugnet n'était pas toujours très sociable. D'après lui, il n'y avait que trois ou quatre personnes à Legal avec qui il pouvait discuter.

Il nous écrivait assez souvent, mais ne signalait jamais nos noms. C'était toujours: «Chers amis»; «Bien chers amis»; «Chers jeunes amis». Voici quelques-unes de ses lettres qu'il nous a envoyées, de Legal, entre le 4 mars 1969 et le 23 janvier 1972. Elles pourront donner une bonne idée de l'homme qu'il était. Il pouvait être très «philosophique» et profiter de ses lettres pour exprimer (ou répéter) ses idées, comme il pouvait être – rarement il est vrai – personnel, sensible ou ému.

Il n'était pas comme tout le monde, et c'est peut-être pour cela que nous l'aimions.

Montréal, décembre 1998

Legal, 4 mars 1969

Bien chers amis,

Il nous faut pourtant, avant de quitter ce monde, vous remercier du joli cadeau que vous nous avez envoyé.

Il contient de belles et bonnes pages qui soulèvent davantage l'attention que les vieux paroissiens trop souvent relus.

Nous nous sommes finalement décidés à acheter le récent petit Larousse et nous avons découvert que Georges Bugnet est en très satisfaisante compagnie parmi les personnes dont le nom commence par B – depuis les frères de Broglie et les sœurs Brontë jusqu'à l'amiral Byrd et lord Byron.

Grand merci pour vos bons services.

Croyez à notre meilleur souvenir et nous espérons vous voir bientôt.

Julia Bugnet
Georges Bugnet
Lettre écrite par Julia Bugnet
+ signature de Georges Bugnet

Legal, 5 janvier 1970

Chers jeunes amis,

Pour les cartes de Noël, je ne réponds jamais tout de suite aux personnes que nous estimons davantage.

De cette façon, notre présence est mieux perçue qu'au milieu de la marée qui déferle chaque année en cette saison.

Mais, bien sûr, nous aussi vous souhaitons, et souvent, une année heureuse et utile.

Voici pour vous égayer une de nos récentes aventures. Un visiteur, pour simple taquinerie, me traita de «maudit français».

À quoi je répondis qu'il me faisait grand honneur puisqu'il me plaçait ainsi avec Cartier, Champlain, les martyrs «canadiens», Dollard des Ormeaux, etc. qui tous étaient aussi, comme moi, des «maudits français». Il n'y avait pas songé.

Oui, ma «Thérèse Bugnet» doit être bénie du Bon Dieu. Je savais qu'elle s'était implantée un peu partout dans l'Amérique du Nord mais un horticulteur compétent m'a dit (et vous l'aurais-je déjà dit?) qu'elle est à présent cultivée dans au moins trois pays d'Europe. J'ai ainsi la satisfaction de procurer à des millions d'âmes, surtout féminines, un plaisir tout à fait pur, et, autant que je sache, absolument sans danger.

Et il a fallu que j'arrive à plus de 90 ans pour me poser une question dont je ne parviens pas à trouver la réponse. Si vous la connaissez, vous me la donnerez à votre prochaine visite. La voici: Comment se fait-il que, malgré la gravitation, tant d'animaux, y compris l'homme, et tant de plantes, poussent en haut alors que tous les autres êtres matériels sont attirés vers le centre de la Terre. Auraient-ils une substance immatérielle opposée à la gravitation?

Notre santé? – Assez bonne. Faites-en autant.

Ma femme se joint à moi pour vous expédier un gros colis rempli de nos amitiés.

Georges et Julia Bugnet

Legal, 17 avril 1970

Chers amis,

C'est le consul de France qui se chargeait des invitations [à l'occasion des Palmes académiques]. Il y a si bien réussi que la salle était archicomble, à tel point que même des notables ont dû rester aux portes, notamment notre curé et son vicaire.

Soirée magnifique mais très fatigante.

Merci pour vos cadeaux. Les mots croisés sont excellents et nous apportent de délicieux tourments.

Au revoir et, nous l'espérons, à bientôt.

Georges et Julia Bugnet

Legal, 7 août 1970

Chers amis,

Avec l'extrême vieillesse, la mémoire attrape des entorses.

Je me souviens très bien de vous avoir écrit une lettre dans ma tête, pour vous remercier des agrafe-machins que vous nous avez envoyés, mais je ne suis pas du tout sûr d'avoir couché cette lettre sur du papier.

Alors je vous la copie ou recopie.

Au moyen de ces accroche-machins, notre fille Marthe en a profité pour me pendre. Elle m'a pendu au mur en face de mon lit.

À mon tour, je m'en suis servi pour pendre Notre Saint Père le Pape en face du lit de ma femme.

Ces deux pendus font bien meilleur effet que lorsqu'ils étaient assis sur le bureau.

La prochaine pendaison sera celle du parchemin – une fois encadré – envoyé par la République Française qui me déclare Chevalier dans l'ordre des Palmes académiques.

Ainsi, merci de votre très utile cadeau qui se livre à de si remarquables pendaisons.

Vos très satisfaits et très reconnaissants.

Georges et Julia Bugnet

Legal, 4 novembre 1970

Chers amis,

Vous savez bien que je suis reconnaissant de toutes vos attentions.

Ce coup, pourtant prévu, me laisse tout frustré. Je me sens arrachée la douce et meilleure partie de moi-même. Ce n'est pas de la tristesse mais un mélange de peine et de satisfaction. Nous avons souvent prié Dieu pour qu'elle meure avant moi. Elle redoutait de me survivre.

Durant ses dix derniers jours à l'hôpital de Westlock, je suis allé la voir plusieurs heures quotidiennement. Elle voulait

sa main dans la mienne. Moi qui me croyais un dur, j'ai pleuré comme un enfant. J'ai pu lui dire que je ne savais pas que je l'aimais tant. Elle n'a pas souffert beaucoup et a gardé pleine connaissance jusqu'au dernier moment. Paisible, confiante, elle consentait à s'en aller vers le Père, sachant qu'elle m'y reverrait avant peu. Elle n'a pas eu d'agonie et je la croyais encore vivante et endormie quand le docteur, venu l'ausculter m'assura que tout était fini.

Priez pour moi, et pour elle, bien que je croie qu'elle a complété son pèlgrimage sur la terre.

Si vous pouvez venir, je vous en dirai plus long.

Georges Bugnet

Legal, 23 janvier 1972

Chers amis,

Un gros, gros merci.

Depuis l'arrivée de Monod, nous avons, lui et moi, de fréquents et agréables entretiens. Agréables pour moi. Lui, c'est un homme aussi sérieux qu'un pape composant une encyclique. Je ne lui connais guère qu'un sourire, mais un large sourire de dédain à l'adresse de ce pauvre Teilhard de Chardin, en le fustigeant du cuisant souvenir des *Provinciales* [Pascal]. Ceci, Monod, est pire que de l'antagonisme. C'est de l'animosité.

Mais son ouvrage est mémorable. Il durera longtemps et, même après avoir été disséqué, il en restera un solide noyau. Son emploi de termes récents ne m'embarrasse guère. J'ai bouffé du grec et du latin de 1890 à 1924 à peu près quotidiennement. Il m'en reste encore un bon paquet.

Je lui pose des questions et il me répond dans son livre. Je dois convenir que si, comme il le demande, on lui accorde son premier postulat, sa logique est vigoureuse et rigoureuse. Mais j'ai des interrogations à quoi il ne répond pas: l'une entre autres est son emploi de *la* Nature et de *la* Science comme si elles étaient des personnes et des personnes *unes*. Je connais des sciences, mais *la* science, connais pas. Nos idées d'unité sont de convention entre humains. Dans la réalité, il n'y a pas de *un*. On pouvait le croire au temps où l'on était sûr que l'atome était

vraiment une unité, insécable et permanente mais, à présent, l'atome a éclaté en morceaux, et tant qu'on n'aura pas trouvé le premier on ne pourra rien calculer solidement puisque la pierre angulaire, l'initiale est introuvable. Et si, comme dit Pascal, nous sommes entre deux infinis, nous ne parviendrons jamais à un bout, ni à l'autre.

Monod travaille dans le petit et il m'en a appris pas mal sur les récentes découvertes de la vie microscopique des cellules. Quand à l'infiniment grand, il n'en veut pas entendre parler. C'est dommage parce que, moi, le grand m'intéresse plus que le petit. Mais il est sincèrement persuadé de ses idées et, comme tant d'autres, il pense qu'avec l'augmentation du savoir il y aura augmentation de la vertu. Il y a des pour et des contre. Mais j'aime mieux le petit ignorant de Lourdes que le savant Karl Marx ou ses amis. En tout cas, avec l'accroissement des sciences, notre siècle pourra se vanter d'être le plus sanglant de tous les siècles.

Sur quoi mes yeux commencent à se mettre en grève, je suis obligé de m'arrêter.

Encore une fois un grand merci,

Georges Bugnet

Stérilisation des fous

Nul ne sait si de ce fou ou de cette folle ne serait pas sorti un génie rendant plus de services à l'humanité que ses ancêtres fous n'y auraient fait tort.

Pour les plantes, il semble bien qu'il faille les rendre anormales, folles, pour les améliorer et en produire des «superplants».

Qui sait s'il n'en est pas de même pour l'homme et qu'un fou est nécessaire pour produire un génie.

Georges Bugnet

Souvenirs

par

Buck J. Godwin

Texte adapté et traduit par Gilles Cadrin

Je suis un des nombreux fils de colons de cette région boisée à 120 kilomètres au nord-ouest d'Edmonton, et Georges Bugnet est le premier horticulteur véritable que j'ai rencontré. En 1944, plusieurs des écoles qui offraient des cours jusqu'à la huitième année ont été fermées, et l'école secondaire la plus proche était à Sangudo. Comme à cette époque il n'y avait pas d'autobus scolaire et que nous n'avions pas de véhicule motorisé à notre ferme – non plus que chez Bugnet, notre commissaire scolaire –, je devais prendre notre poney pour aller à l'école. Je n'avais pas à me plaindre, j'avais un bon exemple devant moi: tout le monde savait dans le village que Bugnet, qui prenait sa fonction très au sérieux, marchait habituellement les quarante kilomètres qui séparent Rich Valley de Sangudo pour se rendre aux réunions du bureau de direction de l'école. Ce qui était remarquable autrefois l'est encore plus aujourd'hui, mais il faut considérer qu'il possédait l'expérience des sentiers entre Rich Valley et Edmonton, depuis qu'il avait été rédacteur d'un journal francophone.

Notre première rencontre est survenue à la suite d'une invitation que lui avait faite notre école à nous parler de son intérêt dans les plantes, de son amour des roses et de son travail de croisement de plantes, et de roses en particulier. Le jeune homme que j'étais à ce moment-là a vu en Bugnet un vieillard, mais aussi un homme du monde, instruit et fascinant.

Nous nous sommes rencontrés occasionnellement au cours des années, et il m'a raconté qu'il avait été journaliste en France et attiré au Canada par la publicité du *Canadian Pacific* annonçant des terres pratiquement gratuites et la création d'une ville près de la rivière de la Paix, à un endroit nommé Dunvegan. Arrivé le 17 août à Strathcona, me disait-il, il avait consulté une carte et tracé une ligne entre Edmonton et Dunvegan. Il y avait bien des sentiers, mais pas de chemin de fer; alors il s'est dit qu'en s'établissant le long de la ligne qu'il avait tracée, un chemin de fer passerait un jour près de chez lui.

Bugnet m'a raconté qu'il avait acheté un poney pour y faire monter sa femme et son jeune enfant et que, ayant chargé ses quelques effets personnels, il était parti en direction du nord-ouest pour s'établir dans la région de Rich Valley.

Je lui ai rendu une dernière visite avant son centième anniversaire. Les notes que j'ai gardées de cette rencontre indiquent que nous avons parlé de plusieurs sujets: des roses issues de certains croisements, de la période où les pins «Ladoga» relâchent leurs graines, de sa correspondance en 1916 avec les autorités à Petrograd [Saint-Pétersbourg], de sa famille et de son arrivée à Strathcona. C'était une personne remarquable!

Des arbres, des fruits, des fleurs et des mots

d'après une correspondance avec Hugh Knowles

Traduit de l'anglais par Paule Antonelli

J'ai rencontré Georges Bugnet pour la première fois vers 1954, lorsqu'il demeurait à Rich Valley. R. J. Hilton et moi avons été conviés à venir voir certaines des plantes auxquelles il travaillait. Il nous a présenté le pin «Ladoga», version à croissance rapide en provenance du «*Pinus sylvestris*» qu'il avait obtenu de Finlande. Puis, il nous a montré les résultats de ses expériences sur les roses et sur le chèvrefeuille comestible, *Lonicera caerulea* «*Edulis*». Le chèvrefeuille était, paraît-il, originaire de Sibérie. La sélection de M. Bugnet, qu'il avait baptisée «Lac La Nonne», avait des fruits de la grosseur des bleuets. M^{me} Bugnet en avait fait une confiture que nous avons trouvée très bonne.

Mais je pense que la renommée de Georges Bugnet dans le Canada occidental tenait avant tout à son travail sur les roses. Son cultivar le plus remarquable était l'hybride multispécifique «Thérèse Bugnet», beau rosier formant un buisson de deux mètres de haut et portant des fleurs d'un rose soutenu. Georges Bugnet avait incorporé dans ses croisements l'espèce «*Rosa blanda*», rosier en buisson sans épines, natif du Manitoba et du nord de l'Ontario.

Georges Bugnet s'intéressait à de nombreux aspects de l'horticulture et correspondait notamment avec M. Saunders d'Ottawa, homme dont les travaux sur le blé avaient beaucoup aidé les fermiers de l'Ouest canadien.

Rien d'étonnant, en somme, à ce que Georges Bugnet ait été invité à prendre la parole lors de la réunion annuelle de la *Western Canadian Society for Horticulture*, à Banff, en 1967, année où on lui a décerné le titre de membre honoraire de la Société. Je me souviens également avoir été convié à une cérémonie de reconnaissance de ses talents, littéraires cette fois: sa nomination comme chevalier de l'Ordre des Palmes académiques, par le gouvernement français, qui s'est déroulée le 10 avril 1970 dans la maison de retraite de Legal.

Edmonton, janvier 1999

Quelques souvenirs marquants

par

Roger Motut

J'aimerais tout simplement rappeler ici quelques souvenirs de mes rencontres avec ce grand auteur albertain.

Un jour, à l'invitation des pères jésuites du Collège Saint-François-Xavier d'Edmonton, Georges Bugnet était venu parler aux classes de philosophie, de rhétorique et de belles-lettres. C'était en 1937, en pleine crise économique, et Bugnet venait de publier son roman *La forêt*, aux Éditions du Totem.

Je me souviens vaguement aujourd'hui du contenu de sa conférence, sauf que, comme immigrant venu de France, il avait appris le dur métier de colonisateur à cent kilomètres environ de la ville naissante d'Edmonton. Je ne savais pas que le jeune homme que j'étais à ce moment-là allait un jour habiter un endroit à la campagne, pas très loin de la concession Bugnet. Je ne savais pas non plus que l'œuvre de Bugnet ferait partie de cours de littérature canadienne-française à la *University of Alberta*, trente-quatre ans après cette première rencontre.

La deuxième fois que j'ai vu Bugnet, c'était en 1962, lors d'un voyage à Legal, village au nord d'Edmonton, où il habitait. Il avait quitté sa terre pour venir habiter une petite maison au village avec son épouse. Un jeune ami que je connaissais de longue date – Jean Papan, alors étudiant à l'Université Laval – m'avait demandé de le conduire car il voulait rencontrer l'auteur qu'il connaissait par correspondance et qui allait faire le sujet de sa thèse de doctorat.

Les années ont passé. J'ai revu alors Bugnet qui avait vieilli, bien entendu, mais qui avait survécu lui aussi, à une longue crise économique et à une guerre mondiale. J'ai trouvé qu'il avait toujours l'esprit très vif et que sa conversation ne manquait pas d'intérêt, car nous étions tout près de son jardin où il y avait des rangs de tiges de rosiers qui, le printemps suivant, allaient lui révéler si ses expériences avaient réussi.

Quelque temps après, alors que Bugnet et son épouse avaient déménagé au foyer des personnes âgées à Legal, je lui ai

écrit pour demander s'il voulait bien parler à mes étudiants de maîtrise. Ils suivaient justement un cours de littérature canadienne-française de l'Ouest et étaient intéressés par son œuvre. C'est donc dans la grande salle de ce foyer qu'un après-midi, je lui présentais mes six étudiants. L'expérience a été des plus enrichissantes. Les étudiants l'ont bombardé de questions au sujet de ses expériences en Alberta dans les domaines de la littérature et du journalisme, au sujet de ses publications et des personnages de ses romans... Le temps a passé si vite qu'il nous a fait promettre de revenir et qu'il nous parlerait alors de sa carrière de botaniste, de ses croisements de plantes et de ses fleurs. Nous sommes donc revenus une seconde fois plus tard au cours de l'année.

Une autre occasion allait se présenter. Le consul de France m'a demandé de le conduire à Legal où il devait remettre la médaille de son gouvernement honorant cet ancien Dijonnais pour son œuvre littéraire et botanique. J'ai donc fait le conducteur ce soir-là, et je n'oublierai jamais cette rencontre assez intime dans la salle de ce foyer, ni le consul de France, M. Marcel Ollivier, quand il a épinglé la médaille des Palmes académiques sur le veston du vieillard. Moments inoubliables... car Bugnet commençait enfin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, à récolter des honneurs bien mérités.

Quelques années plus tard, la *University of Alberta* lui décernait un doctorat honorifique pour sa contribution dans les domaines de la botanique et de la littérature. Déjà presque centenaire, il ne pouvait pas se déplacer facilement. Aussi, la cérémonie a-t-elle eu lieu dans l'église de Legal, le seul endroit du village capable de recevoir une grande foule. Le chœur était rempli de professeurs et de notables habillés de leur toge, et Georges Bugnet, enveloppé de sa toge rouge et assis dans sa chaise roulante, faisait face à toutes ces figures inconnues venues lui rendre hommage. Comme il était assez dur d'oreille, il s'est fait raconter plus tard, par sa fille Marthe, ce qu'on avait dit au cours de la cérémonie. J'ai eu la chance, encore une fois, de lui serrer la main et de le féliciter. En me voyant, il me dit: «Mais qu'est-ce que vous faites? On ne vous voit plus!»

Le voyage suivant, rattaché à l'amitié que j'avais pour cet homme, était en direction de Lac La Nonne pour ses funérailles, dans la petite chapelle de Notre-Dame de Lourdes. L'abbé

Papen, au cours de la messe, a parlé de l'auteur et a fait l'éloge de l'homme qu'avait été Bugnet.

Je suis retourné dernièrement au cimetière où repose Bugnet. L'endroit est beau et tranquille, et la grosse pierre noire de son monument faisait un beau contraste avec la blancheur de la neige qui recouvrait toutes les tombes [voir «Une vie en images», photo n° 35, p. 112].

Stony Plain (Alberta), janvier 1999

Adieu

par

Guy Pariseau

Tu as su bien choisir pour ton dernier repos!
J'ai compté trois grands cèdres, quatre blancs bouleaux
Et cent peupliers gris, attendant le printemps,
Qui, pour te protéger, ont arrêté le vent.
Chez toi, sur ton *homestead*, les pins de Sibérie
À l'oreille des saules racontent ta vie.
Lièvres et renards, par l'amour devenus
Frères plus qu'ennemis, un moment se sont tus.
Déjà coulent légendes de huit décennies
En terre canadienne, où tu étais l'ami,
Le raconteur, le père, le mari, l'amant,
Qu'aujourd'hui l'on répète à deux millions d'enfants.
De ton quiet royaume au bord du lac La Nonne
Tu ne dois t'inquiéter de rien ni de personne.
Et pourtant nous savons que ton grand cœur, ouvert
À la grandeur de l'Homme, aux beautés de la Terre
N'est pas encore éteint, ne le sera jamais
Jusqu'au jour où la Terre aura trouvé la paix.
Alors s'inclineront trembles, bouleaux, sapins,
Et te laissant dormir se tairont les chemins.

Edmonton, le 11 janvier 1981

Horticulteur pionnier des Prairies

par

Edgar W. Toop

Traduit de l'anglais par Paule Antonelli

En 1967 a eu lieu ma première rencontre avec M. Bugnet, lorsque que j'étais secrétaire-trésorier de la *Western Canadian Society for Horticulture* (WCSH). C'est l'année où la société a décerné une distinction à M. Bugnet, lors de l'assemblée annuelle tenue à Banff en février. J'ai pris les mesures voulues pour que M. Bugnet soit présent et j'ai également eu le plaisir de le reconduire chez lui, à Legal (Alberta), après la conférence. Malgré l'heure tardive de notre retour, il a insisté pour que j'entre, que je rencontre sa charmante épouse et que je profite de leur hospitalité. Je suis resté marqué par leur civilité.

La distinction que la WCSH avait décernée à M. Bugnet était celle de membre honoraire de la Société, en reconnaissance de ses réalisations dans le domaine de l'horticulture dans les Prairies. La Société avait été fondée en 1943, à la suite d'un hiver particulièrement rigoureux qui avait tué de nombreux spécimens horticoles. Elle avait pour mission de rassembler les horticulteurs des Prairies afin de travailler à la découverte et à la production de variétés horticoles propres à résister au climat des Prairies. Parmi les membres, figuraient des scientifiques, des professeurs d'université, des pépiniéristes et du personnel délégué par les trois provinces des Prairies, ainsi que par la Ferme expérimentale centrale, à Ottawa. Qui plus est, à compter de 1960, avec l'arrivée de membres des états américains des grandes plaines, ainsi que de l'Alaska, la Société était devenue internationale. Elle a ainsi été le précurseur de la Société canadienne de science horticole (SCSH), dont elle a ensuite longtemps constitué le plus solide groupe régional. Avec le temps, toutefois, la SCSH et les organismes provinciaux d'horticulture ont éliminé le besoin de la WCSH, et elle a été démantelée.

Quant aux Bugnet, ils venaient de la Bourgogne (France), avaient émigré au Canada en 1905 et s'étaient installés près du lac Majeau (à 80 km au nord d'Edmonton), dans une zone appelée plus tard Rich Valley. Georges et sa femme, Julia,

nostalgiques de la végétation de France, ont décidé de planter des arbustes et des arbres obtenus dans des fermes expérimentales et des pépinières de l'Est. Georges s'est vite aperçu qu'il lui fallait des plantes plus rustiques. Il a par conséquent étudié la distribution géographique des plantes et s'est adressé à divers jardins botaniques de par le monde pour obtenir des graines ou des boutures de plantes qui poussaient dans un environnement similaire à celui de Rich Valley. Il a bientôt fait prospérer un certain nombre de plantes et a envoyé à son tour des graines et des boutures aux stations de recherche des Prairies (Morden, au Manitoba; Brooks et Beaverlodge, en Alberta) pour une évaluation plus poussée. Vers 1925, Georges créait dans sa ferme des hybrides de fruits à noyau et de pommes. Il a introduit la pomme «Paul Bugnet», la prune «Claude Bugnet», croisée avec une cerise des sables, et le chèvrefeuille à fleurs bleues «Georges Bugnet». Mais son coup de maître a été l'introduction du pin «Ladoga», variété de pin d'Écosse «*Pinus sylvestris*», dont la graine provenait à l'origine du lac Ladoga, en Finlande [aujourd'hui en Russie]. C'est un pin auquel s'est beaucoup intéressé le *Lands and Forest Department* de l'Alberta. Le gouvernement de l'Alberta s'est d'ailleurs porté acquéreur d'une partie du *homestead* des Bugnet et a déclaré l'endroit «plantation historique».

À la fin des années vingt, M. Bugnet s'est penché sur les roses hybrides, dans le but d'allier la taille, la beauté et la profusion de fleurs des cultivars, plus fragiles, avec la résistance des espèces indigènes. Ses efforts ont été couronnés par la rose «Thérèse Bugnet», dont il aimait à parler comme de l'arrière-petite-fille de l'églantine albertaine «*Rosa acicularis*». Elle résulte d'un croisement entre l'églantine de l'Alberta et plusieurs espèces domestiques et jouit d'une profusion de fleurs doubles de couleur rose, de la mi-juin à la mi-septembre, ou plus longtemps encore. Elle s'est fait une réputation dans toute l'Amérique du Nord, puis jusqu'en Europe et dans d'autres continents. Parmi les variétés de rose moins connues qu'on lui doit, citons «Lac La Nonne», «Julia Bugnet», «Nipsya» et «Marie Bugnet». Quant à l'autre progéniture de Bugnet, les dix enfants qu'il a eus avec Julia, seule Marthe s'est intéressée à la culture des plantes. Elle a poursuivi le travail de son père sur les roses, dans le bel espoir de créer une rose grimpante robuste. Hélas, elle s'est éteinte sans avoir réalisé son rêve.

Un petit détail donne une indication de l'estime qu'avaient pour Georges Bugnet les horticulteurs des Prairies: en 1979, pour son centième anniversaire, Bugnet a reçu des vœux portant la signature de cent membres de la WCSH.

Bien que certaines des plantes introduites par Georges Bugnet ne soient plus disponibles désormais, les roses «Thérèse Bugnet» et «Marie Bugnet», ainsi que le chèvrefeuille à fleurs bleues figurent encore au catalogue des pépiniéristes. Et, ce qui compte plus encore, Georges Bugnet a fourni des variétés horticoles aux premiers pionniers et inspiré d'autres spécialistes à introduire ou à croiser des plantes comestibles ou ornementales aptes à résister au climat des Prairies.

Edmonton, janvier 1999

Je n'ai jamais oublié ce bon moment

par

Alice Trottier

Georges Bugnet m'a accordé une entrevue à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, le 23 février 1979, au Foyer Youville de Saint-Albert.

Il m'a décrit sa vie à partir de sa tendre enfance. Je l'ai trouvé remarquablement lucide, joyeux et très perspicace quand il s'est agi des questions que je lui posais. Sa vie représentait un cumul impressionnant d'expériences de toutes sortes et de connaissances dans plusieurs domaines – ce qui apportait à sa réflexion une acuité irremplaçable. Il n'avait pas l'humilité d'une personne limitée! Il me paraissait fier de ses réussites et satisfait de ses propres succès.

La description de ses expériences était étayée d'anecdotes savoureuses où perçait une pointe d'humour incomparable. Bugnet était un Français authentique que ses longues années d'existence au Canada ne pouvaient changer. Il était prompt à des boutades sur les choses et les gens. Il était aussi érudit, cultivé, spirituel et religieux, avec une verve abondante et une mémoire extraordinaire. Il avait fréquenté assidûment d'innombrables auteurs qu'il pouvait citer en cinq langues. Il avait commencé à lire couramment dès l'âge de cinq ans, et avait continué pendant 90 ans jusqu'au moment où la cataracte l'avait privé de l'usage de ses yeux, à 95 ans.

Outre la fréquentation des livres, il avait vécu toute une gamme d'expériences et d'aventures. Universitaire à Dijon et à Paris, journaliste, rédacteur en chef de *La Croix de la Haute-Savoie*, il s'était découvert une vraie passion pour l'Ouest canadien. Amant de la nature, attaché aux choses simples, il s'était échiné pendant de nombreuses années, aidé de son épouse et de ses enfants, à travailler la terre qu'il avait acquise dans le nord de l'Alberta. Il s'était initié aux techniques agricoles, se remettant obstinément au travail quand il rencontrait des écueils.

J'ai toujours considéré cette rencontre avec Bugnet comme un privilège et une joie bien sincère. Converser avec un tel

personnage m'a valu tout un cours. Je l'ai admiré pour sa simplicité, la profondeur de son être et ses connaissances. Son sens de l'humour a rendu cette entrevue des plus agréables. Je n'ai jamais oublié ce bon moment!

Calgary, décembre 1998

Georges Bugnet tel que je l'ai connu

par

Eugène C. Trottier

Propos recueillis et adaptés par Gilles Cadrin

Je n'ai pas connu Georges Bugnet à Rich Valley mais à Legal, vers 1956, quelques années après mon arrivée de France. Je savais ce qu'il avait fait, qu'il était un érudit. Lui, pour sa part, me connaissait par mon travail de propagandiste auprès de *La Survivance* et ensuite à l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA), prolongement, en quelque sorte, de ce que lui-même avait fait comme journaliste et comme cofondateur de cette Association.

La première fois qu'il m'a vu, lui qui n'était pas d'une approche chaleureuse, ni surtout flatteuse, m'a dit ceci: «Trottier, vous avez beau être un bon homme, vous ne vaudrez jamais ce que valait J. A. Rioux, le premier secrétaire général de l'ACFA». Alors, je me suis dit que j'allais apprendre à le connaître. À partir de ce moment, j'ai essayé d'être attentif à ce qu'était réellement cet homme, cherchant à ne pas être influencé par ce qui avait été dit de l'écrivain et du botaniste. Je l'ai rencontré sur le terrain humain tout simplement, et je garde de lui un souvenir très vivant et admiratif en dépit de son aspérité.

En 1969, avec Marcel Ollivier, le consul de France qui venait occuper le poste à Edmonton, j'avais eu le grand honneur d'être invité chez les Bugnet à fêter leur soixante-cinquième anniversaire de mariage. Quant au consul, il avait hâte de connaître le vieux couple parce qu'il en avait entendu parler. Il avait apporté du vin; Madame Bugnet, à cette occasion, avait préparé un gâteau, Monsieur Bugnet ne s'était pas rasé parce qu'il ne se rasait pas.

On nous attendait; on nous reçoit, on s'installe – c'était facile parce que la maison n'était pas grande: un appartement qui comprenait la cuisine, la salle à manger et le salon, puis une petite chambre dans le fond, en somme une petite cabane. Le dialogue s'engage facilement parce que Monsieur Bugnet, qui joue les altesses devant le consul de France, est dans toute sa gloire. Elle, très effacée, est assise à côté de son mari, dans une

chaise berçante, comme lui. À un moment donné, le consul, voulant sans doute faciliter une conversation avec Madame Bugnet, dit: «Ça sent bon! Vous êtes cuisinière!» et Monsieur Bugnet de répondre – «Oh! Vous savez, Monsieur le consul, ma femme c'est pas une intelligence, c'est une bonne femme». Ça, c'est Bugnet, dans tout son humour souvent déroutant.

Une autre fois, quelque six mois ou un an après, je parlais avec Georges Bugnet dans la rue principale de Legal, et voilà que le curé de la paroisse, Georges Primeau, passe à côté de nous, puis, nous voyant parler tous les deux, s'arrête et fait quelques plaisanteries. Bugnet se taisant, je dis à l'abbé Primeau: «Monsieur le curé, vous devez avoir un bon paroissien en Monsieur Bugnet!» Et Bugnet de répondre: «C'est pas absolument certain. À Legal il n'y a personne, il n'y a que du monde». De fait, Bugnet sentait qu'il n'appartenait pas réellement à ce monde «ordinaire»: il n'avait personne à qui parler et, à cause de cela, il a été un homme relativement isolé dans sa société. Je l'ai toujours vu tout seul, ou en compagnie de sa femme. Même au «Château Sturgeon», quand il allait à la salle à manger, Monsieur Bugnet avait sa table à lui. Peut-être n'avait-il besoin de personne ou bien ne pouvait-il échanger et partager ses idées qu'avec des personnes ayant les mêmes préoccupations que lui. Il se mêlait donc peu aux gens de la maison de retraite.

Dans ces deux exemples, j'exprime ce que Bugnet pouvait être; il savait écrire, il savait parler, il était distingué, il avait du pouvoir sur ceux qui voulaient bien l'entendre et avec qui il correspondait: des intellectuels, professeurs, archevêques, académiciens, journalistes, chercheurs en horticulture de tous les coins du monde. Rien n'arrêtait Bugnet, et il avait ses choix, aussi bien dans le monde anglophone que francophone.

Dans le style, le comportement, la tenue, l'approche et dans le ton qu'il donnait à ses conversations, Bugnet se rapprochait des vieux Français de son temps que j'ai connus. Un vieux Français, c'était à ce moment-là un individu qui tenait à sa dignité, qui voulait être «quelqu'un» dans la société et qui était amené à travailler dans les mairies, dans les commissions scolaires et dans les organisations religieuses et professionnelles: c'était un monsieur. Puis, ceux qui n'étaient pas des messieurs, c'était «du bon monde».

Bugnet n'était pas de ces gens pour qui la fortune ou la naissance ouvraient l'accès à une classe sociale supérieure. Il m'est toujours apparu comme étant quelqu'un qui avait fait son chemin, qui avait travaillé, qui avait évolué. Toutefois, il a été plus «le vieux Français» qu'il n'aura été le vieux Canadien. Il était fier de son origine française, il était fier, selon ce qui m'apparaît, d'avoir travaillé dans sa communauté par rapport aux écoles notamment et puis, fier aussi en rapport à son œuvre de journaliste à *L'Union* et à la fondation de l'ACFA. Pourtant, je ne crois pas qu'il se serait défini comme Canadien français, et c'est ce qui, d'une certaine façon, aura peut-être contribué à un isolement qu'il semblait être obligé de vivre ou dans lequel il s'est peut-être complu.

Pourquoi cet isolement? Sans doute parce qu'il était indépendant, sans ambition politique ni sociale, et conscient de sa valeur. Par exemple, quand on lui a remis le doctorat *honoris causa* de la *University of Alberta*, toutes les autorités universitaires s'étaient déplacées à Legal avec Louis Desrochers, ex-chancelier de l'université. La cérémonie avait lieu dans l'église: Bugnet dans sa toge académique, assis dans le premier banc, écoutait les discours à son hommage lorsque, tout à coup, il murmura: «Quand est-ce qu'ils vont avoir fini?» Tel était Bugnet qui ne supportait pas les contraintes. Je ne crois pas que Bugnet se soit laissé influencer par quoi que ce soit dans son environnement. Et, sans approuver son attitude, cela me faisait réfléchir, parce que le bonhomme avançait, il a avancé. C'est curieux.

C'était un homme intensément personnel, fier et déterminé. Quand on y pense, être parti des plantes sauvages qu'on rencontre partout dans la campagne, telles que la petite rose des champs et tout le reste, et avoir produit des roses mondialement connues, cela ne pouvait venir que d'un homme créateur et hostile à toute dispersion. C'est ce qu'il exprime et qu'on retrouve dans ses livres.

Je suis allé le voir trois ou quatre fois par année, parfois plus, et avec plaisir, mais sans attendre tellement plus que l'impression de me sentir en face d'un grand bonhomme [voir «Une vie en images», photo n° 31, p. 108]. Pourtant, on ne peut pas dire que l'échange était aisé: il jouait dans des sphères qui me dépassaient. Un jour, il en est venu à me dire que le monde et nous sommes issus du mouvement! Qu'est-ce que je pouvais

dire à cela, moi? À son avis, apparemment, les cellules s'étaient frottées, mélangées, croisées, et cela s'était développé... Il y a vingt-cinq ans, il me disait cela! Maintenant, tout cela est admis, et la recherche évolue pleinement dans ce sens.

Avec mon épouse, petite-fille de Français, arrivés comme lui dans les mêmes années, Bugnet savait rire, plus qu'avec moi. Il avait toujours quelques petites farces – il avait le pinceau très fin. Et Madame Bugnet ne disait jamais rien, jamais. Il prenait toute la place.

Personnellement, dans mes conversations avec lui, je n'ai jamais eu à essayer sa froideur, mais il était toujours altier, assez rarement jovial. C'était un homme sérieux. D'ailleurs, la photo que nous possédons et qu'on trouve reproduite un peu partout révèle un fameux beau visage pour un vieillard. Il inspirait le respect avec ses beaux yeux bleus, son front dégagé, sa barbe, sa pipe, et toute sa personne – il n'était pas un homme à perdre du temps à tenir une conversation banale.

En faisant ce portrait de Bugnet, ce n'est pas l'apparence qui m'intéresse: c'est l'intérieur de l'écorce. Bugnet est un homme que j'estime en somme beaucoup, mais comme une personne différente, exceptionnelle. Tel est Bugnet. Quant à moi, immigrant venu aussi de France, il m'a aidé, il m'a rassuré par sa force de caractère, sa stabilité, sa fierté. Je n'ai jamais rencontré d'autres personnalités comme Bugnet.

Edmonton, mars 1999

Bugnet à Legal

par

Walter Van de Walle

Traduit de l'anglais par Paule Antonelli

M. Georges Bugnet est arrivé à Legal en 1954, avec sa femme et sa famille. C'est quelques années plus tard que j'ai eu le plaisir de le rencontrer. Sa propriété, partagée entre rosiers et jardin, avoisinait les terres de ma ferme. Pendant plusieurs années, il m'a demandé de cultiver son jardin, ce qui nous a donné l'occasion de discuter. Nos conversations touchaient un peu à tout: l'état du monde, la politique, les nouvelles variétés de céréales les mieux appropriées à notre région, les méthodes de culture modernes comparées à celles qu'il avait connues au temps des pionniers. J'étais impressionné par sa connaissance de l'horticulture et, notamment, par les différentes variétés de roses qu'il était parvenu à mettre au point. (La «Thérèse Bugnet» est sans doute la plus connue.) Mais, à l'époque, je n'avais nullement conscience de m'adresser à un intellectuel à qui ses multiples réussites vaudraient plus tard diverses distinctions.

On doit en effet à M. Bugnet un certain nombre de livres et de poèmes. La lecture de son ouvrage *La forêt* m'a permis d'apprécier à leur juste mesure son talent d'écrivain, sa curiosité d'esprit et son amour pour la nature. Sa femme, Julia, était une personne courageuse, compréhensive et douce, qui se dévouait entièrement à lui et à leur famille.

En 1967, la *Western Canadian Society for Horticulture* a décerné à M. Bugnet un certificat d'honneur pour sa réussite exceptionnelle dans le domaine de l'horticulture. En 1970, la France l'a fait chevalier de l'Ordre des Palmes académiques. En 1972, le gouvernement de l'Alberta lui a octroyé une distinction comme horticulteur et homme de lettres (*Achievement Award in Horticulture and Literature*).

Puis, il y a eu un événement qui a marqué les habitants de Legal: le 3 juin 1978, la remise à M. Georges Bugnet, alors âgé de 99 ans, d'un doctorat honorifique en droit de la *University of Alberta*. Je crois que c'était la première fois dans l'histoire de cette université qu'une cérémonie de ce genre se déroulait en dehors du campus. La cérémonie réunissait dans l'église

Saint-Émile de Legal des membres de la famille Bugnet, des représentants de l'université et des habitants de Legal. Présidée par M. Ronald N. Dalby, elle a été solennelle: *O Canada*; puis une invocation du père Réal Levasseur; un discours de salutation de Myer Horowitz, vice-président académique de l'université; la remise du diplôme, effectuée par Edward D. Blodgett; et, pour conclure, *God Save the Queen*. Une réception à la salle communautaire de Legal a couronné l'occasion. Le maire, Marcel Dubé, a souhaité la bienvenue aux représentants de l'université et félicité Georges Bugnet de ses diverses réussites. Ma femme, Fernande, et moi étions ravis d'avoir la chance d'être présents.

La communauté de Legal a toujours été fière de ce qu'avait accompli M. Georges Bugnet et de l'honneur qui lui avait été fait. Une peinture murale historique atteste désormais du fait. Elle a été réalisée sur le mur est de la pharmacie *IDA* de Legal, par deux peintres de l'endroit, Marc Michaud et Daniel Michaud, sur une commande de l'Association canadienne-française de l'Alberta (Centralta). Elle témoignera longtemps de la contribution de M. Georges Bugnet à notre patrimoine canadien.

Legal (Alberta), janvier 1999

Un clin d'œil humoristique sur le passé*

par

Roger Vick

Extraits traduits de l'anglais par Jean-Antoine Bour

Georges Bugnet, un des patriarches de l'horticulture, prend encore plaisir à s'entretenir de la flore de nos jardins et de nos champs alors qu'il est sur le point d'atteindre l'anniversaire de ses cent ans, le 23 février 1979.

Originaire de la France, Bugnet, qui réside aujourd'hui au Foyer Youville de Saint-Albert, a de vivants souvenirs de son enfance en Bourgogne, où, un jour, une jeune diseuse de bonne aventure lui prédit qu'il entreprendrait un très long voyage et qu'il vivrait jusqu'à l'âge avancé de 104 ans.

Membre du chœur de sa paroisse, le petit Georges avait, à 12 ans, une voix angélique lorsqu'il chantait le *Magnificat*. Mais lorsque sa voix mua, il dut, regrettablement, se rendre à l'évidence qu'il ne serait jamais chanteur professionnel.

Plus tard, il commença à travailler pour une entreprise d'imprimerie qui publiait un quotidien, et c'est là qu'il trouva par hasard un prospectus chantant les louanges des vastes espaces à coloniser au delà de l'océan. Dans l'Ouest canadien, disait-on, il était tout à fait possible de gagner 25 000 dollars en quelques années seulement et ainsi pouvoir regagner la France avec une petite fortune.

Le long voyage se réalisa donc: à l'âge de vingt-six ans, Georges, accompagné de son épouse, émigra vers le Canada pour s'installer dans une région isolée située au nord-ouest d'Edmonton et appelée plus tard Rich Valley. «En fait, nous affirme Georges Bugnet avec un petit sourire, j'attends toujours mes 25 000 dollars!»

En dépit de son existence difficile d'immigrant, Georges Bugnet étudia maints ouvrages sur les plantes et, grâce à son extraordinaire patience et à sa grande détermination, développa des hybrides rustiques cultivés encore aujourd'hui dans différentes parties du monde. À Rich Valley, le visiteur peut

* Texte complet publié dans l'édition de janvier 1979 de *Kinnikinnick, Newsletter of the Friends of the Devonian Botanic Garden*, vol 2, n° 5, p. 123-126.

encore admirer quelques beaux spécimens du pin «Ladoga» dont il reçut les semences du Jardin botanique royal de Petrograd [Saint-Pétersbourg] et dont la rapidité de croissance et l'impressionnante taille feraient une excellente source commerciale de bois, mais qui, pour diverses raisons, n'a pas encore reçu l'attention méritée. Sa rose «Thérèse Bugnet», autre exemple, est le résultat d'un patient travail d'hybridation d'une durée de vingt-cinq ans; et Bugnet, amusé, conte l'anecdote concernant une lettre qu'il reçut un jour de Russie lui demandant des graines de cette robuste souche de roses, alors, dit-il, «qu'ils pouvaient la faire pousser eux-mêmes, puisqu'à l'origine ils m'en avaient fourni les semences».

Bugnet demeure un personnage hors pair, malgré le fardeau des ans, malgré la vue, l'ouïe et les jambes qui ne sont plus ce qu'elles étaient. Il conserve la capacité d'apprécier l'humour de certains événements du passé et, se tournant vers l'avenir, peut aussi concevoir de nouveaux développements dans le domaine de l'horticulture. Considérant Bugnet comme l'exemple d'un être humain qui vit en étroit contact avec les plantes depuis près d'un siècle, nous ne pouvons que recommander ce genre de vie avec enthousiasme.



Le sourire d'un centenaire
(dessin de Roger Vick)